

L'après-mort

Boris Cyrulnik, *Le murmure des fantômes*, Paris, Odile Jacob, 2003, 259 p.

Luis Carlos Fernandez

Volume 45, Number 3 (261), September 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33099ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Fernandez, L. C. (2003). Review of [L'après-mort / Boris Cyrulnik, *Le murmure des fantômes*, Paris, Odile Jacob, 2003, 259 p.] *Liberté*, 45(3), 172–178.

L'après-mort

Luis Carlos Fernández

Boris Cyrulnik, *Le murmure des fantômes*, Paris, Odile Jacob, 2003, 259 p.

C'est seulement ici que je me suis retrouvé moi-même, après m'être perdu pendant tant d'années dans toutes sortes d'autres lieux, m'être perdu, avoir perdu par conséquent tout ce que je suis. Et pendant tant d'années je n'avais plus cru à un sauvetage possible, je n'avais plus vu sans cesse que ma ruine, ma propre fin, comment je dépérissais, Gambetti, lentement, pendant ces longues années, partout je ne me suis vu que me perdre et dépérir et que ma fin était inéluctable et qu'aussi tout en moi était devenu en vérité complètement dérisoire.

THOMAS BERNHARD

Dernier volet d'une trilogie (ou troisième phase d'un long chantier ?), *Le murmure des fantômes* explore le visage adolescent de la résilience. Pas exclusivement, loin s'en faut, puisque la première moitié de l'ouvrage s'attache à définir et illustrer plus avant les notions déjà introduites dans *Un merveilleux malheur* et *Les vilains petits canards*¹. Cette longue reprise n'est toutefois pas une simple autoparaphrase ;

¹ Voir mes comptes rendus de ces travaux, « Le gai savoir du rescapé » (*liberté*, vol. 41, n° 4 (244), août 1999, p. 173-179) et « Métamorphoses du malheur » (*liberté*, vol. 43, n° 3 (253), septembre 2001, p. 171-177).

de nombreuses nouvelles histoires² d'enfances brisées enrichissent le tableau de manière appréciable et parachèvent le portrait du résilient en évadé de la mort à jamais hanté par le souvenir de son exploit. Car la mémoire devient très tôt une faculté redoutable :

Les adultes oublient à quel point leur mémoire enfantine était fiable. Bien sûr, elle se schématise avec le temps et surtout avec les révisions, elle se désaffecte : on se rappelle l'image de l'événement comme une histoire mimée en oubliant lentement l'émotion associée qui pourtant avait créé la sensation de saillance.

Cyrułnik ne cesse de souligner le rôle déterminant des émotions. Le lien et le sens sont, rappelle-t-il, les ressorts du développement humain et, donc, les clés de la résilience à tous les âges du cycle vital. Le lien affectif est à l'origine du sens que nous parvenons à donner au monde et à notre vie, du goût d'entreprendre et du désir de savoir. Même la performance intellectuelle la plus abstraite en est tributaire. Contre le fixisme des thèses cognitivistes en vogue, l'éthologue soutient que le fameux quotient intellectuel ne mesure pas une quelconque « qualité cérébrale », mais l'adaptation à un milieu donné, comme l'atteste le fait que « l'éveil de l'enfant grimpe en flèche dès que le milieu attribue à la connaissance une valeur relationnelle ».

Ses précédents essais racontaient comment la résilience se met en place dès les premiers mois de la vie et se « tricote » au cours de l'enfance. Mais qu'en est-il à l'adolescence ? Notons d'abord que, si critique et bouleversante

² Celle, paradigmatique, de Marilyn Monroe comporte une bévée anodine mais spectaculaire qui consiste à faire de Joe Di Maggio « un champion de football ». Nul doute que dans l'édition de poche, le légendaire personnage aura retrouvé sa batte.

qu'elle puisse être – et elle l'est d'ordinaire beaucoup –, cette période n'est tout de même pas une révolution, en ce sens qu'elle n'entraîne pas de rupture psychogénétique : on quitte bien l'enfance, mais on en emporte le bagage. La grande et déroutante nouveauté, c'est l'apparition de « l'appétence sexuelle » et l'érotisation corollaire de l'objet d'attachement. Or, quand l'autre peut être « attachant » et désirable en même temps, nouer et maintenir des relations intimes satisfaisantes devient singulièrement compliqué.

Bien entendu, chacun réagit au choc du premier amour selon le type d'attachement (serein, froid, anxieux ou chaotique) et le style relationnel qui ont marqué son enfance. L'éventail des issues va donc de la plus heureuse (l'épisode légèrement teinté de chagrin mais qui fait grandir, puisqu'il aura été malgré tout source de plaisir et d'enseignements) à la plus « délabrante ». La traversée du champ d'Éros n'exige pas des mieux outillés qu'ils remanient en profondeur leur affectivité, comme doivent le faire les autres. Mais il est clair que l'expérience du manque (amoureux) et du trop-plein (hormonal) n'est pour personne de tout repos.

L'âge ingrat, c'est l'appel du dehors, le temps où l'on commence à s'éloigner de la famille³, dont l'influence est supplantée par celle de l'école, du groupe de pairs et d'autres institutions socioculturelles. C'est dans ce nouvel entourage – vital pour les jeunes carencés, qui peuvent y trouver les « tuteurs⁴ » indispensables à la reprise de leur développement – que l'individu des sociétés occidentales

³ Dans l'Occident riche, l'émancipation socio-affective des adolescents est de plus en plus précaire et tardive. L'adolescence est, dit-on, la dernière chance qu'a le coureur d'emprunter la voie de la maturité psychique. Une voie de toute évidence plutôt déglagée, et que nul ne parcourt jusqu'au bout.

⁴ Pour mémoire : « tuteur de développement » est le terme par lequel Cyrulnik désigne tout lien, situation, activité, etc. qui aide à surmonter les ravages d'une épreuve et permet d'éviter une évolution pathologique.

contemporaines entame la dernière étape de la construction de son identité.

L'image et le sentiment de soi sont le fruit d'un travail narratif qui mobilise les ressources de l'imaginaire et se poursuit bien au-delà de l'adolescence. Mais l'imagination la plus riche n'aide à cheminer en direction de l'idéal intime que si l'on trouve assez de « nourriture affective » alentour pour que la rêverie – pur moyen d'évasion bien souvent – devienne projet.

Certains adolescents fragiles ne parviennent à se donner un semblant de consistance et de valeur qu'en prenant des risques *insensés* (conduite dangereuse, promiscuité sexuelle, etc.) ou en instaurant des rituels barbares, comme le viol collectif que pratiquent certains gangs urbains⁵. C'est, bien sûr, au milieu culturel qu'il revient de prévenir pareilles déviances, en balisant la quête identitaire des uns et en proposant aux autres des rites d'initiation humanisants.

ooo

Le bandeau du *Murmure des fantômes* annonce « le nouveau Cyrulnik ». En quatrième de couverture, l'éditeur précise que « ce livre est un véritable message d'espoir ». Voici enfin le beaujolais dont votre moral aplati a besoin ? Ma foi, doit-on vraiment faire la promotion d'un travail sérieux

⁵ Elisabeth Badinter déclarait récemment à ce sujet : « Les garçons n'ont plus de modèles d'identification simple. Donc leur identité est problématique, d'où une tentation très forte de revenir au modèle machiste (comme dans les cités défavorisées en France). [...] Avec l'association *Ni pute ni soumise* j'ai discuté de la situation épouvantable des filles dans les banlieues et elles [les militantes de cette association] sont d'accord pour dire que l'origine de tout cela est un malaise encore plus grand chez les garçons. Le malaise identitaire, il n'y a rien de pire. À quel modèle s'identifier pour être sûr qu'on est bien un homme ? » (propos recueillis par Katia Chapoutier dans « Le féminisme fait-il fausse route ? », *La Presse*, 14 juin 2003, p. A-21).

comme on loue les lucratives fadaïses des psys *pop*⁶ ? Le battage qui entoure les publications du déjà célèbre neuro-psychiatre contribue sûrement à leur extraordinaire succès de librairie, mais en favorise-t-il la *lecture* ? Le livre dont tout le monde parle est-ce bien le livre dont il s'agit ou son faux double médiatique ? On peut se le demander quand on voit des journalistes attribuer à Cyrulnik la « découverte » de la résilience ou la paternité du terme, et saluer en lui le « vulgarisateur » hors pair⁷...

Du côté des professionnels, les exemples de non-lecture sont assez renversants. Myriam Szejer, psychanalyste de bébés (et peut-être bientôt d'embryons), estime que son sympathique confrère n'a pas « inventé grand-chose » – alors que ce dernier cherche surtout à *décrire* le plus fidèlement possible un phénomène psychosocial et à en exposer les tenants et les aboutissants – et glisse que « beaucoup l'ont soupçonné de s'approprier le travail des autres⁸ » – soupçon gratuit s'il en est, puisque ses écrits fourmillent de références aux travaux dont ils s'inspirent. Joseph Rouzel, psychanalyste lui aussi, formule une critique impertinente et confuse à souhait :

⁶ Le psychologisme, qui a si insupportablement caractérisé le XX^e siècle, ne semble pas, hélas, donner des signes d'essoufflement (voir « La folie psy. Raisons et déraison d'un phénomène », *Le Figaro Magazine*, 6 juin 2003, p. 34-44).

⁷ Comme si le niveau d'abstraction de la psychologie du développement était comparable à celui de l'astrophysique et que Cyrulnik n'arrêtait pas d'écrire *Une brève histoire du temps* ! Quoique sans doute moins attrayants, les ouvrages techniques où puise cet auteur ne seraient pas moins accessibles que ses livres au lecteur moyen de ceux-ci. Cyrulnik ne vulgarise donc pas, il *raconte* magnifiquement.

⁸ Propos recueillis dans « Cyrulnik. Le psy qui redonne espoir », *L'Express*, 16 janvier 2003, p. 42. La remarque est saugrenue mais tout à fait compréhensible de la part de quelqu'un dont la discipline repose sur l'invention (voir là-dessus Jacques Bénesteau, *Mensonges freudiens. Histoire d'une désinformation séculaire*, Bruxelles, Éditions Pierre Mardaga, 2002). Le « plagiaire » a répondu par avance à cette insinuation dans un drolatique autoportrait (www.psychonet.fr, « Portraits », « Figures actuelles », consulté le 26 août 2003).

La résilience, c'est du vent ! dit-il. Un concept fumeux. S'il y avait dans l'homme quelque force obscure, comme la résilience, nous serions renvoyés à l'état d'une marionnette dont les ficelles seraient tirées par la puissance de la biologie ou la force du destin. Nous ne serions plus des sujets responsables. La résilience c'est une dénégation de l'inconscient⁹.

Et Louis Crocq, psychiatre spécialiste des traumatismes de guerre, objecte qu'« une victime ne redevient jamais comme avant. Il ne s'agit pas de rebond – affirme-t-il bizarrement – mais de reconstruction¹⁰ », sans paraître s'apercevoir que c'est exactement ce que dit son collègue.

Revenons à l'espoir que susciteraient les textes de Cyrulnik sur la résilience. La position de l'auteur à cet égard est, on s'en doute, plus nuancée que celle des médias. N'écrit-il pas dans *Les vilains petits canards* : « On connaît la cause, on connaît le remède et tout s'aggrave » ? Il y a donc, à la fois, lieu d'espérer (puisque l'on sait comment réduire sensiblement le nombre de traumatismes et leurs dégâts) et bien de quoi désespérer quand on songe, par exemple, qu'en ce début du XXI^e siècle, le chiffre mondial de l'errance infantine dépasse 100 millions. Cyrulnik observe que :

À la fin de sa vie, une personne sur deux aura subi un événement qualifiable de traumatisme, une violence qui l'aura poussé à côtoyer la mort. Une personne sur quatre aura été confrontée à plusieurs événements délabrants. Une personne sur dix ne parviendra pas à se débarrasser de son psycho-traumatisme.

⁹ *L'Express*, loc. cit.

¹⁰ *L'Express*, loc. cit.

Il en conclut que « les autres, en se débattant et en s'engageant, seront parvenues à recoudre leur personnalité déchirée et à reprendre place dans l'aventure humaine ». Sans doute. N'empêche que se ravauder, ce n'est pas faire peau neuve : la suture post-traumatique est l'inévitable, douloureux et ineffaçable reliquat de l'effraction avec lequel il faudra vivre. Le dépassement d'un traumatisme grave est *une question de degré* dont nous n'avons pas encore fait le tour, puisque la résilience n'est étudiée que depuis deux ou trois décennies. Certes, à voir de quels enfers certains reviennent, on se dit, avec raison, qu'il n'y a en principe pas d'épreuve qui ne puisse être surmontée, mais ceci ne veut nullement dire que triompher des pires malheurs est à la portée de tous. Si un pessimisme borné inhibe la résilience et pousse le grand blessé à faire « une carrière de victime », un optimisme inconséquent ne risque-t-il pas d'enfermer dans une image d'incapable le traumatisé qui ne s'en sort pas ?

ooo

L'essai dont il vient d'être question sera-t-il le dernier de cet auteur sur le même thème ? Il faut le souhaiter, même si cela suppose de renoncer à un plaisir certain. Car le clou est déjà enfoncé, et les fantômes ne voudraient sûrement pas qu'on réponde à leur murmure par une kyrielle savante.